

# Archive : une brève histoire des épidémies

Il y a presque huit ans, dans son numéro de l'été 2012, Usbek & Rica publiait une « brève histoire des épidémies ». Ou plutôt des constantes à travers les âges que ces dernières nous révèlent : notre haine de l'imprévisible, notre rapidité à pointer des boucs émissaires, notre égoïsme crasse. Alors que l'Europe est devenue ces derniers jours [l'épicentre de l'épidémie de Covid-19](#), il nous a semblé intéressant de repartager cette archive.

L'actualité réveille parfois de vieux démons. De ceux qu'on croyait enfouis pour toujours dans la mémoire collective. « [Et si la peste revenait ?](#) », interrogeait Le Parisien du 20 juin 2012, après la découverte aux États-Unis de deux cas de contamination par des rats des champs. Un titre révélateur des angoisses existentielles d'une société en pleine crise millénariste. Jamais la menace d'une catastrophe naturelle n'a semblé aussi vive. Jamais les prophéties farfelues n'ont séduit autant d'âmes sensibles, avides d'Apocalypse. Et jamais la perspective d'une épidémie mortelle capable de décimer la moitié de l'humanité n'a semblé aussi imminente. Le miasme est le grand intrus de notre civilisation du confort et de l'anticipation : à l'heure des algorithmes prédictifs, plus personne ne supporte que son enfant puisse être emporté par une piqûre de moustique réunionnais. Alors, quand pointe le germe nocif, il n'y a plus de place pour le savoir-vivre ou la raison. Tant pis pour l'ordre social et la dignité humaine. Une sale habitude qui ne date pas d'hier.

## La menace fantôme ou les ravages de l'aléatoire

« Nous sommes assis sur un volcan, et même sur une chaîne de volcans », écrit François Rodhain, entomologiste à l'Institut Pasteur. À chaque instant, une multitude de bactéries et de virus circulent dans les écosystèmes. La plupart n'ont toujours pas été identifiés et, au gré des mutations, certains pourraient se révéler dévastateurs. Face au menaçant cocktail de l'invisible, du hasard et de la vitesse, nous apparaissions désarmés. Quand le mal se cache dans un concombre ou une basse-cour, les hommes du Raid et les agents du FBI se trouvent fort dépourvus.

Qui dit contagion dit succession d'événements aléatoires, de détails imprévisibles. Prenons la peste noire, par exemple. Le fléau à l'origine de la plus importante saignée démographique de notre histoire aurait pu ne jamais quitter son foyer d'Asie centrale. Le destin bascule en 1347 à Caffa, petit comptoir de Crimée aux mains des Génois, revendiqué par les Tatars. Ses troupes étant décimées par le mal, le khan catapulte les cadavres de pestiférés par-dessus les murailles. Et les Génois prennent le large,

contaminant tous les ports d'Europe jusqu'à Marseille, où des vaisseaux fantômes chargés de macchabées couverts de bubons arrivent en rade.

L'épidémie devient l'autre nom de la mondialisation

Autre facteur d'angoisse : les microbes ignorent races et frontières. Grand voyageur, l'homme ne s'est pas douté qu'il transportait avec lui des germes destructeurs. Au commerce de l'or, les explorateurs ont ajouté celui, moins reluisant, des miasmes mortels. Christophe Colomb emporte dans ses valises la variole, qui décimera un tiers des Aztèques, Incas et Mayas au temps des conquistadors. Au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le commerce triangulaire des esclaves qui introduit dans le Nouveau Monde la fièvre jaune, venue d'Afrique, tandis que les Européens rapportent la syphilis. Dans les années 1980, le transport aérien facilite à son tour la contagion. L'épidémie devient l'autre nom de la mondialisation. Elle étend ses racines jusque dans nos machines quand, en 1988, un étudiant surnommé Morris Worm développe, sans intention malveillante, [un programme capable de se répliquer indéfiniment](#) : le premier virus informatique de l'histoire.

Jude Law incarne un blogueur complotiste dans le film [Contagion](#), réalisé par Steven Soderbergh (2011)

Longtemps, les gouvernants ont rassuré leurs ouailles pour éviter la frayeur collective. Comme Saint Louis, qui posait la main sur les tuberculeux, Napoléon touche le bubon d'un soldat pestiféré durant sa campagne égyptienne. Surprises par le sida au début des années 1980, aujourd'hui, les autorités sanitaires font plutôt dans la dramatisation de la moindre alerte épidémique. Leur crédit en pâtit et les foules refusent de se faire vacciner. « Des "faits" scientifiques et médicaux sont traités comme de simples "opinions" par les politiques, mais aussi par le grand public », écrit le professeur britannique William Naphy dans son livre [La Peste noire, 1345–1730](#) (Autrement, 2003). À l'image du blogueur complotiste incarné par Jude Law dans Contagion, en croisade contre une OMS cachottière, l'opinion dramatise la moindre négligence des pouvoirs publics. Car elle entend être protégée contre tout, partout, tout le temps.

## La chasse aux coupables ou les ravages de la peur

Lors d'une crise sanitaire, explique le sociologue Michel Setbon, s'instaure une « confusion dangereuse entre la recherche justifiée d'explications et celle des responsabilités ». Pour expliquer l'inexplicable, on s'en remet souvent au divin. Des textes mésopotamiens parlent de dieux s'amusant à répandre sur terre des fléaux. En Grèce, les traités hippocratiques accusent plutôt les miasmes contenus dans l'air, l'eau et la nourriture. Mais les Athéniens poursuivent quand même les prétendus coupables de l'épidémie de typhus qui, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., tue un tiers de la population et livre la ville aux Spartiates.

La maladie est synonyme de souillure physique et morale.

La civilisation judéo-chrétienne façonne une interprétation plus moralisante de la maladie : Dieu ne sème pas le mal pour se divertir mais pour châtier. Comme dans la Bible, la « mort par peste » sanctionne la désobéissance et le péché. Au Moyen Âge, la maladie est synonyme de souillure physique et morale, mais il ne faut pas se fier à la médecine, obstacle à la volonté divine. Alors on prie saint Sébastien et son corps criblé de flèches aux endroits où la peste impose sa marque. Et les flagellants tentent d'apaiser la colère de Dieu en se fouettant jusqu'au sang.

La responsabilité divine n'empêche pas de trouver des boucs émissaires ici-bas. Cœur de cible : les lépreux, jugés, castrés et enfermés car leur « vice » menace la communauté. Si la peste punit une faute collective, la peau pustuleuse et nécrosée du lépreux indique une faute individuelle. La cruauté à leur égard va jusqu'à les jeter vivants dans la fosse d'un cimetière et leur lancer quelques pelletées de terre – mise en scène d'une mort symbolique. La foule s'en prend également aux « semeurs de peste » : païens, gitans et juifs, accusés de polluer les puits, de jeter dans la foule des mouchoirs contaminés et de graisser les portes avec des enduits mortifères.

Portait de Louis Pasteur, Albert Edelfelt (1885) (CC Wikimedia Commons)

Les mêmes considérations morales frappent les victimes de la syphilis, qui se répand en Europe au XVI<sup>e</sup> par contagion vénérienne. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est pour lutter contre le « mal français » que les autorités s'attaquent à la prostitution. Même les médecins subissent l'ire populaire. Après l'épidémie de choléra de 1832, le nombre de victimes finissant leurs jours à l'hôpital est tel qu'on les soupçonne de disposer des corps pour leur science.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la doctrine microbienne de Pasteur et la vaccination font triompher la raison et l'observation. Les médecins cessent d'envisager la peur comme cause possible de maladie et de mort. Mais les comportements irrationnels ne disparaissent pas. Dans les années 1980, la fulgurance du syndrome d'immunodéficience acquise (sida) relance la discrimination populaire. Transmis par le sperme et le sang, le virus frappe d'abord la communauté homosexuelle de Los Angeles. Suffisant pour faire des gays les lépreux des temps modernes : Jean-Marie Le Pen veut ouvrir des « sidatoriums ».

« Ne fréquentez que des personnes vaccinées », écrit Gustave Flaubert

Autre menace contemporaine, celle de l'étranger. Quand un cas de peste est détecté en Inde, les pays riches suspendent les échanges touristiques et économiques. Quand un foyer se réveille dans les Rocheuses américaines, rien ne se passe. Certains pays seraient donc plus purs que d'autres.

## Le chaos social ou les ravages de l'égoïsme

Quand survient l'épidémie, la chasse aux boucs émissaires est bien la seule expression de notre sens collectif. Car il suffit de quelques heures pour que la méfiance paranoïaque de chacun achève de déliter un tissu social fragile.

Au temps de la peste noire, « on mourait sans serviteur, on était enseveli sans prêtres, le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père, la charité était morte, l'espérance anéantie », écrit Guy de Chauliac, médecin à Avignon au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Et quand le fléau ravage Londres, en 1665, Daniel Defoe décrit des malades dépouillés vivants de leurs bijoux. À cause de la contagion, les structures civiles et religieuses s'effondrent, le sens civique s'éteint, les mœurs se relâchent. « Mangez, buvez, jouissez » devient le mot d'ordre des épicuriens préférant l'extase au désespoir. Mais le gros des troupes préfère quitter la ville en quête d'air pur. Déjà, Hippocrate appelait à « fuir aussitôt, au loin et longtemps » le mal.

« Quand tu apprends qu'un pays est touché par une épidémie, n'y va pas. Mais si elle éclate dans le pays où tu te trouves, ne le quitte pas. »

Une attitude condamnée par les musulmans, qui entendent supporter le fléau avec résignation, humilité et joie. « Quand tu apprends qu'un pays est touché par une épidémie, n'y va pas. Mais si elle éclate dans le pays où tu te trouves, ne le quitte pas », aurait ainsi dit Mahomet, dans un élan de sagesse. Dans un pamphlet publié en 1527, Luther aussi condamne les fuyards, car on ne peut échapper à la volonté divine. Boccace a déjà publié son [Décameron](#), première œuvre littéraire érotique mettant en scène des jeunes qui fuient la peste florentine et découvrent l'amour au vert.

Au-delà des comportements individuels, les épidémies rebattent les cartes de la hiérarchie sociale. En anéantissant un tiers des Européens en quatre ans, la peste achève l'effondrement du système féodal et concentre la fortune entre les mains d'une poignée de survivants. Un brassage social qui a rendu possible l'ascension de nouvelles élites, dont la famille Médicis. Le malheur des uns fait le bonheur des autres.

## Demain : moustiques OGM et puces contaminées

« Il est temps de fermer le livre des maladies infectieuses », fanfaronne en 1967 le secrétaire d'État américain à la Santé. Depuis, le sida et la grippe aviaire sont passés par là. Une prochaine pandémie, variante du virus H5N1, est inéluctable. Son foyer devrait être la Chine où, sur les marchés, on vend encore les bêtes vivantes sans tenir compte de leurs déjections microbiennes. L'angoisse passe aussi par l'assiette. Nous sommes tous à la merci d'un légume porteur d'une bactérie mortelle. Surtout, en voulant améliorer les rendements agricoles, nous créons de nouvelles menaces. Souvenons-nous que l'absorption de farines animales a déjà rendu nos vaches folles. Et que l'élevage intensif facilite la transmission des germes.

Le déplacement de millions de réfugiés climatiques devrait également brasser du microbe. Mais l'uniformité pathologique de l'humanité demeure un mythe : sur le front épidémique, le tiers-monde restera encore longtemps en première ligne. Si le marché du vaccin devient aussi alléchant que celui du médicament, peut-être parviendra-t-on enfin à éradiquer le sida. L'Afrique devra alors installer les infrastructures permettant une vaccination de masse. Mais qui lui fournira l'argent, puisque la trithérapie est déjà un traitement de luxe ?

Notre pire ennemi, le moustique, verra ses habitudes bouleversées par le réchauffement climatique. Le scénario d'un retour du paludisme en Europe, après un siècle de répit, n'est pas à exclure. En Asie, il continuera de faire des ravages. Les rizières constituent en effet d'excellents gîtes pour les larves d'anophèles. Or, le continent prévoit de doubler d'ici à 2020 sa production de riz pour répondre à l'explosion démographique... Afin d'enrayer la menace, des laboratoires planchent sur la manipulation génétique des insectes ou la création de bactéries s'attaquant directement aux larves. Impossible d'anticiper les conséquences d'une telle guerre. Plus facile, en revanche, d'imaginer les dégâts de l'arme bactériologique utilisée contre des humains. Durant la conquête de l'Ouest, les tuniques bleues distribuaient aux Indiens des couvertures empoisonnées.

Militaires et terroristes envisagent à leur tour de manipuler et propager de nouvelles souches virales. Un acte de bioterrorisme commis sans revendication laisserait au fléau le temps de courir les aéroports et les rames de métro, désarmant les autorités sanitaires. Curative au départ, la médecine est devenue préventive pour s'adapter aux épidémies (quarantaines, vaccins). Aujourd'hui, elle se fait prédictive. Le génie génétique ouvre des perspectives infinies. À l'image du film [Bienvenue à Gattaca](#), il sera bientôt possible de détecter la moindre résistance d'un enfant au paludisme, ou au contraire la robustesse de son organisme face à la grippe. Une humanité à deux vitesses se dessine, avec tri sélectif à la naissance. Mais l'homme augmenté sera lui aussi exposé aux épidémies. Son corps, truffé d'implants, de batteries et de nanorobots régulant le flux sanguin, constituera un terrain propice à de nouveaux virus, d'origine non naturelle cette fois. [Le premier homme victime d'un virus informatique](#) existe déjà. En 2010, le Britannique Mark Gasson a « corrompu » la puce RFID greffée dans sa main gauche.

Alors que se passera-t-il quand un virus semblable frappera simultanément les puces de 3 milliards d'êtres humains ? Rien n'interdit de penser qu'on pourra détourner les implants corporels de leur mission et s'en servir pour injecter, par exemple, des hormones aux effets dévastateurs avant un entretien d'embauche, un rendez-vous amoureux ou une négociation diplomatique. Plus besoin de fabriquer des robots : il nous suffira d'inoculer quelques lignes de code vicieuses pour manipuler nos semblables à notre guise, tels des sorciers vaudous. Nous serons tous des esclaves en puissance. Camus avait raison : « Personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux. »

**Article paru dans [le numéro 7 d'Usbek & Rica](#).**